

6. Niederbronn

De nombreux lacets sur le flanc de la pente raide entre des broussailles mènent en haut du vallon du Dittenthal qui dévale vers Niederbronn. Mais avant de descendre, un détour s'impose vers le sommet du Ziegenberg.

Ce contrefort du Wintersberg est couronné d'une enceinte en pierres sèches, sans ciment ni attaches ; à l'intérieur du périmètre clos, les arbres sont bas, mais le tapis de feuilles sèches est épais au point qu'on y enfonce ; près du promontoire septentrional, d'où la vue se dégage vers Niederbronn, on a retrouvé deux dalles dressées l'une derrière l'autre. On a supposé que ce sommet était un sanctuaire celte, en lien avec le culte de la déesse-mère au col de la Liese, mais les fouilles effectuées n'ont permis de découvrir ni armes ni ustensiles.

Sur le versant du Dittenthal, nous rejoignons la direction de la vallée. Les pins refont leur apparition, et par endroits les feuilles rouges des hêtres et des chênes sont de nouveau remplacées par les aiguilles et les pommes de pin qui roulent sous le pied. Nous longeons bientôt le torrent qui a creusé cette gorge, et en quelques minutes, nous parvenons à la source Lichteneck. Face à nous, comme un aigle accroché à son aire, apparaissent le Wachtfelsen et le Wasenbourg.

La source Lichteneck est l'une des nombreuses sources qui avaient rendu le site de Niederbronn célèbre depuis l'époque romaine. Naguère, elle jaillissait, solitaire, à la sortie de la ville, sous un abri couronné d'une petite coupole. On pouvait voir des gens remplir leurs bouteilles au lent écoulement du filet d'eau. Maintenant, elle est exploitée industriellement, la source existe toujours, mais le bâtiment qui la jouxte lui enlève beaucoup de sa poésie.

Niederbronn compte plus de 4000 habitants ; ce chef-lieu de canton s'est établi sur une faille, au bord de la montagne, à l'endroit où le Falkensteinbach, sous le regard du Wasenbourg, débouche dans la plaine, à un endroit où des nappes d'eaux souterraines profondes permettent un écoulement naturel et des sources abondantes. Les établissements De Dietrich ont ici leur siège et une usine de fonderie qui complète les nombreuses installations des environs.

Mais si le bois et le grès sont toujours exploités dans les environs, c'est surtout le site et les sources qui ont fait de Niederbronn une station climatique et hydrominérale réputée depuis l'Antiquité. On a ainsi trouvé un grand nombre de monnaies romaines dans la source qui porte ce nom. Cette source est captée dans un parc du centre de la ville ; elle est salée, tiède (18°C) ; elle contient essentiellement des sels de sodium, de potassium, de calcium et de magnésium ; elle contient même du fer et de l'arsenic, et elle est légèrement radioactive. Son action est surtout recommandée dans le cas de maladies du foie ou du tube digestif.

Quant à la source Lichteneck, qui jaillit sous son petit baldaquin au milieu des fleurs, elle est très pure et ne contient que 5 milligrammes de sels par litre ; elle est reconnue comme fortement diurétique.

Complément habituel d'une ville d'eaux, le casino et les distractions qui s'y rattachent se sont implantés au centre de la ville.

L'endroit est probablement connu dès l'âge de la pierre polie, puis ce sont les celtes Médiomatriques qui y laissent de nombreuses traces de leur passage. Au 1er siècle, les romains leur succèdent pour quatre siècles florissants ; ils construisent des routes, la ville se développe, en grande partie grâce à la source romaine ; on y trouve un temple, des thermes. Sur la hauteur du Wasenbourg, s'est établie une tour de guet (specula), ainsi qu'un temple dédié à Mercure, dont on a retrouvé les restes.

Les Huns, détruisent la ville en 451 ; puis les francs s'y installent à la fin du 5ème siècle et christianisent le pays, où s'établit l'une des premières églises chrétiennes de la région.

Les environs sont à la limite du duché d'Alsace, puis sous Charlemagne, fit partie du comté, plus tard landgra-

viat, de Basse-Alsace. Enfin la région passe sous la domination des Lichtenberg, qui inféodent la seigneurie aux seigneurs de Borne.

Dès le 14^{ème} siècle, il y a au moins trois seigneuries qui se partagent la région : Niederbronn, Oberbronn, Reichshoffen. Et la Guerre de Trente Ans apporte là aussi ses ravages.

Le renouveau vint à la fin du 19^{ème} siècle avec Jean de Dietrich, qui, tout en favorisant le tourisme, créa l'industrie métallurgique, qui subit à la fin du 20^{ème} siècle de profondes mutations.

Aujourd'hui, Niederbronn forme avec Reichshoffen et Gundershoffen une petite agglomération dynamique, vivante et diversifiée de près de 10 000 habitants, s'étendant sur une dizaine de kilomètres.



Près de la gare, jolie construction blanche entourée de fleurs qui ressemble tellement à toutes les gares qu'elle me fait penser à celle de mon train électrique, nous passons sous la voie ferrée Haguenau-Bitche, et nous remontons l'allée des tilleuls.

Les maisons se font plus rares, et, la dernière dépassée, le sentier grimpe dans la forêt. On passe devant une petite source dans une clairière, un endroit charmant connu nous le nom de "Roi de Rome", en souvenir de l'Aiglon, au destin si tragique.

Au sortir des taillis, nous voici dans une superbe futaie de pins ; il fait clair, le soleil dessine d'énigmatiques dessins sur le sol ; les rayons jouent entre les branches ; ici, ils font miroiter une toile d'araignée sur laquelle perlent quelques gouttes de rosée, là ils font flamboyer les feuilles mortes d'un chêne égaré. Ça et là, des rochers éparpillés jonchent la pente entre les troncs droits des sapins. Le Wasenbourg apparaît entre les arbres, mais sur l'autre versant du vallon. Il nous reste à remonter jusqu'au fond de la profonde gorge qui nous sépare de lui. Mais qu'importe, l'air est doux et parfumé par les odeurs de résine et il fait bon marcher.

Les chênes et les hêtres ont de nouveau remplacé les pins élancés, les feuilles sèches qui perdent leurs couleurs éclatantes ont remplacé les innombrables plants de myrtilles qui tapissaient le sous-bois.

La forêt s'ouvre enfin sur un décor fantastique : au fond, l'énigmatique Wachtfelsen ; devant nous, imposant, le Wasenbourg.

Nous passons les restes des enceintes de la basse-cour et la barbacane, puis nous voici dans les lices, à l'ombre de l'imposant mur-bouclier. On voit là, au pied du rocher, une pièce taillée dans le grès ; on murmure que ce sombre réduit aurait servi de cachot.

La basse-cour est encombrée d'arbustes et de moellons épars ; une porte en tiers-point donne accès au palais ; les trois consoles qui la surmontent sont sans doute les restes d'une bretèche qui la protégeait, avec une poivrière ou un mâchicoulis. Plus haut, un petit oriel passe pour avoir été l'abside d'une chapelle.

A l'intérieur, le premier étage était soutenu par une corniche formant une frise d'arcatures lombardes. Dans l'une des arcatures, une tête sculptée semble regarder avec étonnement les visiteurs.

Qui n'a-t-elle pas vu passer : Lichtenberg. Deux-Ponts, Linange, Borne, Hohenlohe,... Goethe aussi, dont le passage est attesté par une plaque au-dessus d'une porte, bien sûr en allemand.

Au premier étage se trouvait la salle des chevaliers ; elle est éclairée par de belles fenêtres ogivales, agrémentées de bancs dans l'embrasure ; une autre offrait un balcon vers le nord, où se trouvaient les latrines. La plus belle de ces fenêtres a été restaurée : de fines colonnettes élégantes la partagent en neuf meneaux délicatement sculptés ; la partie supérieure du remplage de la fenêtre est percée de petites ouvertures circulaires joliment ciselées. C'est un magnifique chef-d'œuvre.

Un échafaudage bien branlant et peu engageant conduit au sommet du mur bouclier, principale originalité de l'ouvrage : poussé à l'extrême, il est devenu si grand et si épais que le donjon est devenu inutile et a disparu. Un escalier étroit conduit dans le corps de garde pratiqué dans son épaisseur ; un pont volant le reliait autrefois aux combles du palais. La plate-forme, merveilleuse vigie, dominait de 10 mètres la cour et le fossé dans lequel on aperçoit la citerne.

Depuis la plate-forme du mur-bouclier, comme depuis les fenêtres ogivales du palais, on a une vue admirable sur la plaine. Le Wintersberg se laisse deviner derrière le Ziegenberg. Le Wachtfelsen, au

pied du château, était autrefois englobé dans la basse-cour ; au fond, Niederbronn s'étale paresseusement, et derrière elle apparaît toute la plaine d'Alsace avec au fond, comme un doigt montrant le ciel, la cathédrale de Strasbourg. Là-bas, ce sont les collines de Woerth et Froeschwiller qui gardent le souvenir de dramatiques batailles dont la gloire ne couvrira jamais la folie. Plus loin, c'est la Forêt-Sainte de Haguenau, et des villes et des villages sans nombre. C'est une merveille de délicatesse et de grâce, un enchantement.

A l'autre extrémité de la cour du château, au bord du précipice, d'où on surveille le débouché de la vallée du Falkensteinbach, se trouve un petit rocher auquel le vent et l'eau ont donné des formes désordonnées.

C'est le Wachtfelsen. Sur l'une de ses faces, ont été rassemblées des colonnes et des pierres, restes d'un temple romain qui s'élevait en ces lieux. C'est à l'ancien président du Club Vosgien de Niederbronn, Charles Mathis, qu'on doit la réalisation de cette reconstitution. En particulier, on y retrouve l'inscription fameuse : "Deo Mercurio attingiam teligiam compositam Severinus Caii filius, ex voto posuit libens libenter merito" (Au dieu Mercure, Severinus, fils de Caius a construit ce temple, couvert de tuiles et décoré, volontairement et de la part d'un cœur reconnaissant, en accomplissement d'un vœu). Goethe était émerveillé de cette inscription : "J'eus aussi l'occasion, en visitant le Wasenbourg, de lire avec un sentiment de respectueuse émotion, une inscription bien conservée, taillée dans le rocher massif qui forme l'un des côtés du château, et qui se résume en un témoignage de reconnaissance au dieu Mercure".

Ainsi donc, il n'est pas douteux que les troupes romaines détachées de la VIIIème légion d'Argentorate aient établi là une tour de guet, une specula, et qu'ils y aient séjourné assez longtemps que justifier la construction de ce petit temple.

Au 7ème siècle, ces régions sont la limite du duché d'Alsace. Les Traditions Wizenburgenses rapportent qu'à cette époque, un fils d'Adalric, Liutfried, aurait cédé ces forêts, "in foresto dominico quae dicitur fasenburgo" à l'abbaye de Wissembourg, avec l'accord de sa femme Viltrude. Le 15 mai 742, son fils Liutfried II serait venu en personne avec son épouse Thautila à Zinswiller pour céder à cette même abbaye des droits sur les lieux. Est-ce à dire qu'un château existait déjà ? C'est évidemment très improbable, d'autant plus que bien des documents de cette époque sont des faux, fabriqués de toutes pièces des siècles après par des propriétaires pour justifier leurs biens.

Les ruines actuelles datent du début du 14ème siècle ; le type de construction, les détails d'architecture (la tête sculptée, la grande fenêtre à neuf meneaux, les latrines sur bretèche en pierre), les marques de tâcherons qu'on retrouve à la cathédrale permettent de l'affirmer. Certes, un Friedrich de Wasenberg est cité en 1272, mais il n'est pas certain qu'il soit en relation avec le château.

Il nous faut néanmoins attendre 1335 pour voir le château explicitement cité dans une charte. A cette époque, il est aux mains des Lichtenberg qui en confient la garde à des ministériels, les Bronn, ou Borne. C'est encore le cas en 1362, mais en 1398, les margraves de Bade y ont des droits ; le château venant d'être occupé par les strasbourgeois, ils insistent pour qu'il soit rendu aux Bronn ; en tant que vassaux des Lichtenberg, ces seigneurs tiennent une petite seigneurie qui va de la Zinsel au Schwartzbach. de Gumbrechtshoffen à Uttenhoffen et à Zinswiller.

En 1400, les Bronn rendent le château qu'ils tenaient en engagère aux Lichtenberg ; ceux-ci l'engagent de nouveau en 1407 pour le récupérer en 1453 ; ils le confient alors à Simon de Zeissikeim ; il est rétribué par la fourniture annuelle de 50 quartauts de grain, autant d'avoine, un foudre et demi de vin, onze livres deniers, ainsi que les droits sur des prés, sur la pêche et la chasse, une petite vigne d'un demi-acre, et le droit de se fournir en bois de chauffage dans la forêt voisine.

Moins de trente ans plus tard, le comte Jacques de Lichtenberg meurt ; il est le dernier de sa lignée, et le Wasenbourg avec ses dépendances sont attribués au comte Simon-Wecker IV de Deux-Ponts Bitche.

En 1590, Jean-Jacob Niedheimer, bailli de Hanau, reçoit le château en récompense. De ce jour, sa famille, quoique roturière, se nommera de Wasenbourg, mais il faut reconnaître qu'elle ne fait rien d'autre que ce qu'on fait de nombreux ministériels quelques siècles avant, ce qui leur a assuré une authentique noblesse. Elle habite sans doute le château jusqu'à sa destruction, peut-être en 1677.

Après les Niedheimer, les Gayling d'Altheim, les Hohenlohe-Bartenstein et le comte de Strahlenheim possèdent un temps la ruine et le domaine.

Le Wasenbourg est maintenant derrière nous.

La forêt est toujours aussi attachante, encombrée parfois de taillis ou de fougères.

Là-bas, un bosquet de sapins, au milieu des chênes et des hêtres, aux arbres serrés les uns contre les autres, tache sombre au milieu des jeunes feuilles vert tendre,

semble une poignée de guerriers encerclés, faisant le dernier carré face à l'ennemi ; et pendant un instant on aurait l'impression de se trouver transporté au pied des remparts de Troie.

La forêt s'ouvre une clairière ; la vue se dégage vers Oberbronn et les derniers moutonnements des collines. Non loin, un chaos de rochers épars, dont certains semblent avoir été sculptés par l'homme, porte le nom de "place des sorcières". Son origine reste un mystère. Était-ce un lieu de culte, un cimetière préhistorique ? L'imagination peut s'envoler et imaginer le sabbat des sorcières ou le ballet des fées. Songe d'une nuit d'été ou bacchanale de Faust.

A l'autre extrémité de la clairière, voici le Kreuztannen. Le nom évoque un carrefour et des sapins. En effet, quelques sapins isolés s'y dressent avec superbe. De beaux arbres, élancés, majestueux, fiers. Le carrefour est là aussi, non seulement plusieurs sentiers, mais aussi hélas une mauvaise route forestière, chaotique et semée d'ornières, et c'est assez pour en faire un campement de touristes bruyants, qui remplissent la forêt de bruits de moteurs, de ronflements de motos et d'odeurs de gaz d'échappement.

Le Wasenkoepfel qui se présente devant nos pas en semble tout attristé. Les feuilles, malgré le soleil, n'ont plus d'éclat. Mais petit à petit la forêt étouffe ces bruits sacrilèges et le silence n'est plus habillé que par le bourdonnement des insectes ou le chant d'un oiseau. C'est un instant de rédemption et de bonheur.

Le sentier large serpente et arrive au sommet, face à la tour ; il y a là une plaque en l'honneur d'Auguste Stoeber (1808-1882), célèbre poète et archéologue alsacien.

La tour est trop basse ; on dirait qu'elle cache sa honte entre les sommets des grands arbres ; honte d'entendre du monde au Kreuztannen, et de voir si peu d'amoureux de la nature consentir à faire taire et à abandonner leurs machines pour monter jusqu'à elle ; honte de se sentir délaissée, inutile... Mais elle sait récompenser ceux qui le font, gratuitement, pour le plaisir : pour nous remercier d'avoir gravi ses modestes 521 mètres d'altitude, elle nous offre, entre quelques arbres qui semblent se pencher pour nous laisser voir, une échappée sur la suite de notre chemin, illuminé par le soleil généreux de cette fin de printemps : paré d'un léger voile de brume, le Lichtenberg, accroché à son rocher, se laisse entrevoir comme un appel. Tout autour, les chaînes de montagnes s'étagent en gradins... C'est comme la révélation fugitive d'un autre monde pour redonner courage au pèlerin et le remettre en marche, comme la lumière de la transfiguration sur le chemin de la passion.

Sur l'autre versant, le chemin est encombré de troncs d'arbres abattus ; les conifères règnent en maîtres. En peu de temps, à travers la forêt où le soleil et les branches inventent sans se lasser d'innombrables figures pleines de fantaisie, nous rejoignons la petite route qui a conduit la foule au Kreuztannen, et, quelques pas plus loin, le Col de l'Ungerthal. C'est, à 438 mètres d'altitude, un important carrefour de chemins. L'un descend vers le nord et mène à Niederbronn par Breitenwasen, où on trouve plusieurs scieries et une charmante chapelle, perchée sur un promontoire ; un autre conduit vers l'Immenkopf, où passe une route forestière que nous allons emprunter pour quelques pas ; elle a évidemment le désavantage pour des piétons d'être goudronnée, ce qui y attire des voitures, et il y a, comme au Kreuztannen, trop de monde à l'Ungerthal. Mais les piétons ont un avantage que n'ont pas les automobilistes : ils peuvent profiter des échappées que leur offre la route vers la vallée, où la rivière s'étale en paresseux méandres ; de loin en loin, quelques fermes dorment à l'ombre des sapins. Aucune trace de vie, sinon parfois un chien qui aboie

à mon passage.

Voici le carrefour du Holdereck, à 408 mètres. Des altitudes gentilles, qui font sourire, dans une nature attachante, humaine et souriante. Une provision de délicatesse et de légèreté avant d'aborder les rochers raides et les promontoires abrupts dressés comme un jet fou face à l'infini. Une charmante petite source coule sous les ramures dans un babil chantant. Le sentier a heureusement quitté la route, et grimpe doucement le long la montagne. Mais la sérénité est de courte durée : en sortant de la forêt, c'est de nouveau la même désagréable surprise : une toute petite route forestière a encore amené ici la grande foule : les uns se font bronzer à grand renfort d'huile solaire, les autres font tonitruer leurs transistors. Toute la nature, pourtant si paisible, en est troublée, ternie. Ne vous y trompez pas, je n'ai rien d'un misanthrope, ce n'est pas la présence de mes semblables qui me gêne ; combien serais-je heureux de les voir communier à la sérénité de ces lieux enchanteurs et de les entendre psalmodier à la gloire du Créateur. Mais cette foule bruyante et égoïste, qui prétend venir ici pour fuir la promiscuité des villes, et qui ne fait que l'y transporter, j'ai bien du mal à la supporter. Je les dépasse vite, je les fuis, non sans pitié.

Cet endroit qui a tout pour être charmant n'est autre que le col du Holdereck. Nous atteignons le sommet de l'Arnsberg et nous franchissons la limite des départements pour faire une incursion en Moselle.

Sur le col se trouvent de grandes bornes en grès ; elles signalent maintenant la limite des départements, mais elles marquaient autrefois la limite de la seigneurie de Borne et du comté de Hanau-Lichtenberg ; elles portent la date de 1764, et d'un côté les initiales HL (Hanau-Lichtenberg) et de l'autre HB (Hohenlohe-Bartenstein, seigneurs d'Oberbronn). Elles datent d'un partage de ces seigneuries.

Un chemin creux dans la haute futaie de chênes a tôt fait de nous amener au pied du château de Grand Arnsbourg.

Les origines de ce château remontent, dit-on, aux premiers temps de la chevalerie. Plus prosaïquement, il est sans doute bâti par les Hohenstaufen, qui le confient aux chevaliers de Mietesheim, baillis de Haguenau depuis 1175. Les landgraves de Werd le possèdent ensuite à partir de l'Interrègne et par eux il passe aux comtes d'Oettingen ; en 1332, ceux-ci le vendent aux sires de Lichtenberg qui le confient eux chevaliers d'Uttwiller. En 1480, les Deux-Ponts-Bitche en héritent. Les paysans le mettent à mal en 1525, et les français de Montclar achèvent de le démanteler en 1677.

La base du rocher est encombrée par des arbustes ; la pente est forte et les feuilles mortes rougeoient au soleil déjà bas sur l'horizon.

Une petite échelle escalade le rocher, en forme de barre, qu'une faille partage en deux : d'un côté, était établie une vigie, guettant vers la vallée ; peut-être même y a-t-il eu un petit château indépendant, car rien ne semble relier cette partie au grand château. Seuls des arbres, des restes d'escaliers brisés dans le rocher y sont encore visibles.

De l'autre côté se trouve le château proprement dit. Des salles et des escaliers sont creusés dans le roc ; des arbres encombrant le passage. Il ne reste plus rien d'une tour pentagonale qui présentait son angle aigu à la montagne ; plus loin, on longe la courtine dont une partie repose sur un grand arc de décharge et on reconnaît la base des murs. Un inhabituel donjon carré domine le rocher ; ses murs épais l'ont protégé de l'usure des ans, et de son sommet, auquel on monte par une suite d'escaliers dont l'un est encastré dans le mur, on découvre une petite partie de la vallée de la Zinsel et le village d'Untermuhlthal. Une porte haute, accessible des combles du palais, était son seul accès ; il contenait des salles habitables, dernier refuge devant le danger, dont l'une possède une belle ouverture en tiers point. Ce donjon, dont la partie basse remonte au 12^{ème} siècle, a été surélevé ou remanié par la suite.

Au pied du rocher était la basse-cour, où se trouvait la citerne. L'ensemble des bâtiments était englobé dans une chemise haute. Mais un peu de débroussaillage serait le bienvenu, pour mettre cette belle ruine en valeur.

Le sentier descend maintenant le long du cône abrupt du château, qui a tôt fait de

se cacher derrière les arbres ; la crête abrupte est hérissée d'un chapelet de petits rochers qui prolongent celui du château.

A travers une forêt de petits arbres, on atteint le rebord de la vallée, et en quelques lacets, la route qui suit la vallée de la Zinsel.